

etãdab

ÉTENDARD

LA REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
DES ÉTUDIANT.E.S DU CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

FABIEN LÉSTAGÉ, BUSTE, 2021, ACRYLIQUE, 63.5 X 83.8 CM.

Si vous ouvrez la porte de ce lieu qui nous est cher, une odeur familière vous sautera au cou. C'est celle de la cuisine de grand-maman, les mains dans la pâte, préparant un festin; un air tendre et savoureux qui laisse un goût de soupe minestrone sur la langue. Dans vos narines montera l'arôme de son compagnon, le pain grillé, assidûment surmonté d'un unique cube de beurre. Une fois dans l'ancre, vous verrez une charmante chevelure grise touchée par le soleil vous accueillir avec tendresse. Sur le mur porteur des chevaux galoperont dans des champs, en harmonie parfaite avec les teintes de cette lumière. Puis, au fond de la pièce, des

yeux studieux, loquaces, entichés ou égayés brilleront devant leurs couverts argentés. Une oreille attentive sera perchée au-dessus de ces jeunes têtes en fermentation intellectuelle. Les bouts des doigts ardents d'imagination, vous les verrez plongés dans leur firmament. Comment ne pas flâner alors l'engouement qui les plonge dans l'oeuvre qu'ils confectionnent, et comment ne pas ressentir le besoin d'y prendre part? La passion dans leurs yeux vous invitera au centre de la pièce. Sandwich au fromage sur le bord des lèvres, matcha glacé dans la poche, vous vous approcherez doucement de leur scène. Ces créatures éclectiques

aux mains ouvertes parleront peut-être une langue qui vous est inconnue, mais c'est seulement pour un instant, car la chaise qu'ils vous tireront vous métamorphosera en étendard, flottant sur un torrent de vocabulaire. Ils vous emporteront et vous vous retrouverez ondoyant à votre tour au-dessus de pages manuscrites. Nous sommes des leurs. À côté de nous, sur le revers d'une feuille verte pennée, vous pourrez sentir la présence d'une pouponnière florissante. Ce numéro de l'Étendard est né là, au cœur de ce magique endroit communément appelé le café des possibles, et que nous surnomons affectueusement Le Fougère.

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

LES ÉTUDIANT(E)S

ÉDITEURS EN CHEF

Edward Bisson
Lili Rose Mahaut

COMITÉ DE RÉDACTION

Émilie St-Pierre
Étienne Vaillancourt
Laura Luna Bédard

Loriane Dufour
Ludovic Labrèche
Marika Viau

LES PROFESSEUR(E)S

Alexis Vaillancourt
Constance Harisson
Fanny Comeau
Melanie Plourde
Vincent Julien

CORRECTION

Élyse Dupras
Isabelle Daboval
Julien Orselli
Vincent Julien

L'ÉQUIPE DE CRÉATION

LES ARTISTES

Ariane Crevier
Auréli Bouffard Tremblay
Edward Bisson
Émylie Chabot
Fabien Lestage
France St Onge
Jeanalie Bisson

Julianne Savoie
Leah McLeod
Lili Rose Mahaut
Marika Viau
Maxim Daudlin
Nelly Mironchuck

LES AUTEUR(TRICE)S

Aya Zirou
Émile Bélanger
Emilia Mailhot-Diaferia
Emz Narbonne
Évelyne Cayer-Girard

Hugo Dumont
Jérémy De Grâce
Lili Rose Mahaut
Ludovic Labrèche
Marika Viau

Maxime de Billy
Océane Voyer
Sydney Chambers

MISE EN PAGE ET GRAPHISME

Émélie Charette-Paquette

SOUTIEN POUR LE LANCEMENT

Club papilles

NOS PARTENAIRES



Nous tenons à remercier particulièrement l'AGES sans qui cette revue ne pourrait exister de manière si flamboyante!



NOUS JOINDRE

etãdaB
ETENDARD

CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

455, rue Fournier
Bureau G-358
Saint-Jérôme, (Québec), J7Z 4V2
etadar@cstj.qc.ca
etadar.com

APPEL DE TEXTES ET D'ŒUVRES

SOUMETS TES CRÉATIONS À

Étendard - La revue artistique et littéraire des étudiants du Cégep de Saint-Jérôme

APPEL DE TEXTES

Nouvelles, poèmes, contes, critiques...

POUR SOUMETTRE UN TEXTE

Le faire parvenir à l'adresse suivante
etadar@cstj.qc.ca (maximum de 5 pages)

APPEL D'ŒUVRES

Œuvres pour les textes, photos, dessins, bandes dessinées.

POUR SOUMETTRE UNE ŒUVRE

Apporter l'original au département de français (bureau G-358).

Pour des photos, faire parvenir le fichier par courriel (300dpi).

- IMPORTANT -

Il est possible de publier votre création sous un pseudonyme.

TABLE DES MATIÈRES

QUE SERAIT LE GRIS	3
POTAGE ET MOI	4
VÉRITÉ SOUS LA VOÛTE ÉTOILÉE	6
LES BALAIS POUSSENT DANS LES ARBRES	13
SOLITUDE ET NAUFRAGE	14
LE CARRÉ DE SABLE	16
2004-2021	20
ÉCLIPSE	22
GRUGÉ JUSQU'À LA MOELLE	23
P'TITE PLUIE	25
FEU DE JOIE	26
NOUS SOMMES DES ALIENS PARADISIAQUES ..	27
LES ROIS DU MONDE	29
LE CAFARD	30
ELLE (IL)	31
ÉLÉGIE	33
GLOUTONNERIE	35
SENSIBLE	36
LE SOMMEIL	37
LE DÉSIR D'UNE RECHUTE	38

QUE SERAIT LE GRIS

PAR LUDOVIC LABRÈCHE

Un gris uniforme
sans variance
s'étend au-dessus des toits

Un écureuil cherche de la nourriture
parmi les botches de cigarettes

Les plantes se jettent à mes pieds
me suppliant de les achever

Derrière l'église morte
les sans-abris fouillent dans les vidanges

Les quelques lumières survivantes du parc
ne réconfortent que le vide

Je passe entre les vieux cônes orange
qui seront encore là après moi
comme des pierres tombales
nous rappelant le dernier cimetière

Les corbeaux
rassasiés de déchets
pleurent en volant

Les troncs nus
abandonnés de leurs couleurs
ne servent plus
qu'à forger les balais de sorcières

Que serait le gris
s'il n'était pas conquérant

Un enfant qui nous collecte
un par un
comme des roches dans la rue

Et on se retrouve tous
petit à petit
dans les poches ténébreuses
d'un roi nuage

POTAGE ET MOI

PAR LILI ROSE MAHAUT

Lorsque la chlorophylle s'empare du paysage
mon potager intérieur grandit enfin

Les carottes amorcent leur étirement crochu
dans le sang de mes veines

Les laitues aspirent l'humidité pour prendre de l'expansion
dans l'air de mes poumons

Les concombres sortent de leur fleur jaune et s'allongent
dans les os de mes doigts gercés

Les poivrons mûrissent en montrant leur trio de couleur
dans mes genoux qui craquent

Mon corps baigne dans la terre réchauffée
Ma tête tournesol poursuit le soleil des mois nouveaux

Et dans une expiration de délivrance
les fraises pointent le bout de leur nez et tombent
dans mes yeux asséchés
Elles forment des larmes rouges et sucrées
mouillant mon regard
Poussées hors de mon corps par des racines assoiffées de vie
elles se libèrent sur mes pommettes
elles tombent
dans la renaissance de mon jardin



MAXIME DAUDIN, RECRÉATION DU PORTRAIT DE DÉRAIN, 2021, CARTONS COLORÉS, PÂTES, LENTILLES, FRIANDISES ET BANANE, 50 X 60 CM.

VÉRITÉ SOUS LA VOÛTE ÉTOILÉE

PAR ÉMILE BÉLANGER

Parti faire le tour de l'Ontario avec mon amie, je jubile. C'est l'occasion parfaite pour recharger nos batteries, oublier nos emplois ennuyants, passer du temps ensemble et faire de l'escalade. Le rêve. Je suis assis sur le bord d'une falaise. On s'est trouvé un endroit en hauteur qui est plat, donc on a pu s'installer convenablement. Je suis en train de fumer une cigarette, les jambes qui pendouillent dans le vide. Il fait nuit et, par conséquent, je ne peux pas apprécier le paysage à sa juste valeur. Par contre, les étoiles, elles... Elles ne m'ont jamais semblé si jolies. Presque hypnotisé, j'entends la femme qui m'accompagne m'approcher au tout dernier moment. Je lâche un juron, je jette ma cigarette et je la regarde briller, briller et briller très longtemps, jusqu'à ce que la noirceur l'enveloppe. Je me retourne et vois Alice qui me regarde avec une moue déçue.

- T'avais promis d'arrêter de fumer.

- Je ne fumais pas.

- Alors c'est quoi, cette odeur?

Je secoue la tête. Elle est maligne, bien plus que moi.

- Je ne fumais pas.

Je vois bien qu'elle ne me croit pas. Pourtant, elle semble jeter l'éponge et s'installe à côté de moi en position assise. On reste ainsi immobiles pendant un moment, sans dire un mot. Mais pas bien longtemps.

- La vérité n'existe pas.

En premier lieu, j'ai un sourire en coin. Puis, je réalise qu'elle est sérieuse. Je connais Alice depuis des années et même si elle a constamment un air grave, elle est très généralement joviale et espiègle. Je ne peux donc pas m'empêcher de penser qu'elle doit avoir quelque chose d'important en tête.

- Qu'est-ce que tu viens de dire? demandai-je.

- La vérité n'existe pas. Tout est matière à opinion.

Ses paupières, fermées, ne tressaillent pas, mais le vent fait tournoyer ses cheveux comme une furieuse tornade. Je secoue la tête. Je pose ma main sur son épaule et elle daigne enfin me regarder.

- Ma très chère amie, en tant que fidèle compagnon, il est de mon devoir de t'aider à y voir plus clair!

- Et comment est-ce que tu feras?

- Avec l'art de la discussion.

Je fais mine de poser une paire de lunettes sur mon nez, ce qui lui arrache un petit rire.

- Très bien, cher Platon! Éclairez ma lanterne.

- Non, donne-moi d'abord un exemple.

AURÉLIE BOUFFARD TREMBLAY, *TOURISME ANTIQUE*, 2021, PHOTOMONTAGE, DIMENSIONS VARIABLES.



Alice referme les yeux. Je n'ose pas briser le silence. Je demeure ainsi sans bouger, à fixer nos pieds qui se balancent. C'est seulement après ce qui semble être une éternité qu'elle parle à nouveau.

- Dieu existe.

Je souris.

- Un classique! Voyons ce que je peux te concocter avec cette idée...

Je claque des doigts.

- On est d'accord que c'est une opinion? Peu importe qu'on croie en Dieu ou non, n'est-ce pas?

- Oui, me répond-elle. Là-dessus, on est d'accord.

- Alors, passons à la vérité. Ce qui fait que cette opinion n'est pas une vérité, c'est qu'on ne peut pas la prouver. Le surnaturel, on ne peut pas l'expliquer. S'il existe, il nous demeure mystérieux. Si certains témoins donnent du poids à l'argument que Dieu existe, sache que ça n'aide pas vraiment non plus.

- Comment ça?



JULIANNE SAVOIE, *CLUB PINGOUINS*, 2021, PHOTOMONTAGE, DIMENSIONS VARIABLES.

- Notre témoignage est influencé, même inconsciemment ou involontairement.

Je cherche soudain mes mots. Je sais ce que j'essaie d'expliquer, mais j'éprouve tout de même certaines difficultés à véhiculer ce que j'ai en tête. Pendant que je réfléchis, un nuage passe devant la lune et les ténèbres nous engloutissent. Alors que j'ouvre une autre fois ma bouche, nous baignons à nouveau dans la lumière de l'astre au-dessus de nous.

- Prenons en exemple les gens qui découvrent où il y a de l'eau, ceux qu'on appelle les sourciers, si je me souviens bien. Aux yeux de certains, ces individus, munis d'un bâton, ont un véritable don. Néanmoins, est-ce que d'autres éléments pourraient expliquer que ces sourciers trouvent de l'eau?

Je souhaite l'aider et je fais ça par pure bonté de cœur; si je prends la peine d'expliquer tout ça, c'est parce que je tiens à elle. Et bien qu'une partie de moi aime sans doute s'écouter parler, je ne veux pas lui faire la leçon sur toute la ligne ; je suis intéressé à entendre ce qu'elle a à dire. Ce qu'elle a à ajouter, ce qui la laisse incertaine. Alors je l'invite à participer un peu plus à la conversation.

- Je suppose que oui. Il n'est pas impossible que ces gens croient être guidés par un morceau de bois, mais qu'ils soient en vérité en mesure de détecter les points d'eau avec l'apparence de la surface, qui pourrait laisser présager qu'une source est sous leurs pieds. Leur subconscient ferait le reste.

- Certainement. Tu comprends ce qui fait qu'on ne peut pas prouver l'existence de Dieu?

- Je crois que oui. On peut y croire, mais il est difficile de le prouver avec la science?

- C'est incomplet, mais ne t'en fais pas, on va tirer tout ça au clair. Néanmoins, sache que tu as plus que raison: la science est la clé.

Je lève le doigt pour poursuivre, mais je réalise soudain que je suis à court d'inspiration. Un criquet se fait entendre dans les buissons à la lisière des arbres qui sont sur notre gauche. Je ne peux retenir un petit rire nerveux et Alice ne peut s'empêcher de laisser un sourire en coin apparaître sur son visage face à ma détresse. Rien de méchant, seulement, il peut y avoir quelque chose d'amusant à voir quelqu'un qu'on connaît chercher ses mots.

- Heu... Tu veux bien me donner un autre exemple?

À son tour de montrer un moment d'hésitation. Le sien demeure cependant plus court.

- La Terre est plate.

- Un autre excellent choix. Il y a une différence majeure entre les deux exemples que tu m'as donnés : la science! Avec Dieu, je ne suis pas chercheur, mais je crois qu'il est impossible de prouver qu'il existe. Par contre, pour la Terre il y a des éléments venant développer cette théorie. On a envoyé des astronautes sur la Lune et ils ont vu qu'on était sur une sphère.

Sur ces mots, je lève la tête vers la lune et les étoiles pendant quelques secondes, les admirant. Lorsque mon regard redescend, Alice semble confuse.

- Tu avais dit que les témoignages importaient peu, non?

- Euh, oui. T'as raison, je vais terminer. Les témoins, c'est bien, mais c'est encore mieux si on a plus. Ces hommes qui ont foulé le sol lunaire ont rapporté des images où on voit que la planète a la forme d'une

boule. Et aujourd'hui, il y a des dizaines de satellites qui prennent continuellement des images de la Terre et elle semble bien ronde. Je tiens à répéter que je ne suis pas chercheur, mais je suis également prêt à parier que des brillants scientifiques ont fait des tonnes de calculs et d'expériences qui confirment qu'on vit sur une sphère. Comme avec Dieu, croire que la Terre est plate est une opinion. Néanmoins, dans ce cas-ci, le fait que la Terre soit ronde est une vérité, car la science vient le prouver. Je mets l'accent sur le mot « fait ». Un fait, c'est quand on a tellement étudié une chose que celle-ci n'a plus besoin d'être étudiée. On en est absolument certains, pas parce que ça nous chante ou pas d'y croire, mais parce qu'on a fait des recherches sérieuses pour expliquer tout ça.

- Je crois comprendre.

Avoir laissé une telle quantité d'information s'échapper me donne tout à coup soif et je tends la main à côté de moi pour m'emparer de ma bouteille d'eau, que je croyais pourtant avoir laissée là. Puis, je me rappelle avec déception que je l'ai mise avec mon sac, dans ma tente. Je reprends alors mon flot ; les idées, suite à cette constatation toute simple en lien avec ma bouteille, affluent.

- Il y a quand même un autre point que j'aimerais apporter. Plus tôt, on a parlé des sourciers qui s'induisent malgré eux en erreur. C'est l'expérience personnelle.

- Qu'est-ce que tu veux dire?

- C'est une perception, un souvenir qu'on a. Le truc, c'est que le cerveau peut faire des siennes, donc il arrive qu'on ne soit pas toujours fiables. Un peu comme les sourciers. Par exemple, juste avant que tu arrives, j'ai jeté ma cigarette dans le vide et j'aurais pu jurer que je la voyais toujours étinceler alors qu'elle était des centaines de mètres sous moi. Étonnant, non?

- Ha! Tu admets donc avoir fumé?

Une douce rafale de vent balaie ses cheveux et me caresse la joue et, au même moment, je lève les mains en l'air.

- Je plaide coupable, votre Honneur. Mais revenons à nos moutons, si tu me le permets. Plusieurs choses peuvent expliquer le fait que je voyais toujours la cigarette allumée, bien qu'elle soit à présent minuscule à nos yeux. Peut-être bien que l'image de son éclat m'est restée en tête et que mon esprit l'a superposée plus loin. Ou alors, une luciole est passée, je ne sais pas. Je suis certain qu'en se forçant, on pourrait nommer d'autres trucs expliquant le phénomène.

- J'aimerais que tu me résumes tout ça.

Je me mets à réfléchir et le hullement d'un hibou résonne derrière nous, ce qui a pour effet d'envoyer un frisson qui me traverse du coccyx jusqu'à la base du cou.

- La science, c'est pas mal, mais le fait prévaut. Ces deux choses sont ce qu'on a le plus proche de la vérité. Bien sûr, tu pourrais continuer à penser que la Terre est plate. Ce serait ton opinion. Mais les faits seraient contre toi.

- Je ne sais pas si tu as bien expliqué.

- En toute franchise, moi non plus. Je suis encore jeune, je ne serai pas enseignant demain. Mais dis, est-ce que... Est-ce que mes explications te suffisent?

Alice hausse les épaules. Elle me semble soudain fatiguée. Découragée. Je pose ma main sur son épaule.

- Regarde les étoiles, si loin de la ville. Si éclatantes, elles semblent vraies, non?

Alice sourit.



ARIANE CREVIER, *BANLIEUE PLUVIEUSE*, 2021, PHOTOMONTAGE, DIMENSIONS VARIABLES.

- Oui. Oui, elles semblent pleines de vie.

- Et ça te rend satisfaite?

- Je crois que ça... Ça fera l'affaire.

Je lui tends la main et l'aide à se relever.

- J'espère que ça te suffira. Viens. Il est temps de dormir.
Tu m'as épuisé.

Alors qu'on se dirige vers notre bivouac pour s'offrir quelques heures de repos, mon épaule se frotte contre celle d'Alice, qui pose sa tête contre moi en marchant.

-T'es une personne géniale. Celle qui me comprend le

plus, qui me juge le moins et t'es mon ami. Le meilleur qui soit. Merci.

Une boule se forme dans ma gorge. Il est rare qu'on se dise des choses si sincères, elle et moi. Je ne sais pas comment répondre. Mais peut-être que je n'ai pas besoin. Peut-être qu'on n'a pas besoin de connaître tous les secrets de l'univers, tout comme il est possible que le silence de la nuit qui nous entoure soit suffisant pour lui faire comprendre que je suis sincèrement touché. Réfléchir à tout ça me fait sourire. Je ne sais pas si j'ai raison ; je ne sais même pas qui a raison. La vérité, c'est que moi, cette incertitude, elle me va. Elle me suffit. Et c'est l'esprit tranquille que ma tête va se poser sur mon oreiller pour trouver le sommeil cette nuit.

FRANCE ST ONGE, SANS-TITRE 2, 2021, ACRYLIQUE ET JUTE SUR PANNEAU DE BOIS, 61 X 61 CM.



LES BALAIS POUSSENT DANS LES ARBRES

PAR LILI ROSE MAHAUT

C'était une nuit où la Lune s'était couchée sur le côté. Les corbeaux braillaient à s'en arracher la gorge pis les ouaouarons se joignaient au chœur avec leur croassements.

Dans une cabane pas loin d'icitte, un party arrangé par le diable rockait fort. Les gens les plus maléfiques de la région avaient été réunis dans le même trou, pis y s'faisaient ben du fun. J'peux t'dire qu'il y'avait des bruits pis des ombres bizarres qui sortaient de cette chaumière-là... Dans les invités, t'avais de tout: une coup' de démons, dont le fameux Belphégor, hideux avec sa longue barbe toute hirsute, pis la belle Lilith dans sa robe rouge sang. Parmi tout ce beau monde-là, t'avais une p'tite sorcière qu'on va appeler Baba. Elle était... comment j'pourrais ben dire... complètement folle. Surtout folle de potions magiques pis de poudres de perlimpinpin. Son sac était rempli de flacons bizarres. À un moment donné, pendant qu'elle était en train de danser une gigue endiablée, elle a voulu attraper une flasque de jus de bines. Ben sûr, elle a fait renverser deux trois bouteilles à même occasion. Une de celles-là était pleine de potion qui fait pousser les bébés. Un genre de truc de fertilité. En tombant par terre, le

liquide s'est répandu sur toute, dont sur le beau balai de Baba et sous les pieds des invités. Même la belle Lilith a trébuché dedans!

Vers 5h du matin, les gens ont commencé à réaliser que le soleil allait se pointer le bout du nez. Ça fait que notre chère Baba a enfourché son balai encore tout gommant de potion pis est partie dans le ciel en défonçant une fenêtre. Son balai, elle l'avait hérité de son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-maman. C'était un beau vieux balai en chêne, ben à la mode à cette époque-là. Le problème, c'est que y'était tellement vieux que les branches ficelées au bout du manche commençaient à branler comme des dents de bébé prêtes à tomber. À cause de ça, pendant que Baba était en train de flyer, les nuages se sont accrochés aux brindilles de bois qui ont fini par tomber un peu partout dans la forêt de conifères. La p'tite s'en rendait pas compte, était trop occupée à essayer d'éviter des canards qui s'étaient soulés au gin pendant la nuit. Les branches tombées, elles, elles se sont liées aux arbres pis elles ont fait ben des bébés. Pis de ça sont nés les tas de branchages que tu vois des fois, quand tu fais ta promenade en forêt. Des beaux balais de sorcière.

LILI ROSE MAHAUT, BALAI DE SORCIÈRE, 2021, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.



Balai de sorcière : Maladie ciblant généralement les conifères. Pouvant être causée par une bactérie, un champignon, un insecte, un virus ou autre, elle déforme la structure de la plante ligneuse en créant un amas dense de pousses. Celui-ci commence à se développer à partir d'un seul point, ressemblant ainsi à un balai de sorcière.

SOLITUDE ET NAUFRAGE

PAR AYA ZIROU

Seule
Toujours seule
Je rejoue mes larmes
Une certaine émotion
Parmi d'autres
Prime de la vie
Je prime sur l'envie
De partir, les cheveux dans le cafard
Un chauffard un peu mélancolique
Un billet, une porte de sortie
Et même une clope
Remplie de rouge à lèvres
Celle de mon âme
Et de ma sœur
Je suppose qu'il est enragé
La façon dont il m'a étranglée
Je combats l'envie
De sauter
Non d'un pont
Non d'un toit
Mais dans le vide
Le vide rempli de surcharge
Celle qui donne des frissons
À en pleurer
Seule

LEAH MCLEOD, *UN NOUVEAU DÉPART*, 2021, PHOTOMONTAGE, DIMENSIONS VARIABLES.



LE CARRÉ DE SABLE

PAR SYDNEY CHAMBERS

Un Soleil, un chat tout mignon, des mots doux ou des cœurs.

Ceux-ci font partie des nombreux symboles qui apparaissent dans ma soupe, sur la bordure de neige devant ma cour ou dans le pot de terre de ma plante dans la cuisine. Rien ne me sépare de cet étrange phénomène. Je le vis depuis je ne sais combien de temps.

J'ai pris l'habitude de dissiper mon incompréhension avec des explications banales, comme l'existence d'un ami imaginaire. Un vrai ami imaginaire. Un fantôme, peut-être. C'est normal chez les jeunes. C'est plus normal, disons.

Rien ne me fait penser que ces apparitions sont nocives ou dangereuses. Ces dessins peuvent être d'une précision hors pair, tout comme plus simples, tels des dessins d'enfants. Les illustrations des taches de vin couvrant mon cou gracile m'ont toujours captivé. Alors que plus jeune elles me semblaient être une défectuosité de mon physique, les observer peu à peu sous un autre angle m'a permis de les accepter davantage. Les dessins plus enfantins, eux, m'ont distrait pendant les soi-disant beaux jours de jeunesse qui m'étaient destinés. Seulement, la mère qui m'a adopté était là pour que réalité me trouve :

Tout le monde est assis autour de la table, à l'heure du souper. James, 8 ans, regarde fixement son assiette alors qu'un mouton duveteux se trace dans son amas de riz. Sa mère tourne le regard vers lui subitement, avant de lui adresser la parole. Le dessin disparaît.

- Ça va ? dit-elle, promptement. Tu vas manger ?

Je me rappelle ce moment comme si c'était d'hier. Mes neuf frères et sœurs d'accueil me scrutaient du regard, se demandant ce qui se passait avec moi, encore une fois. Tous, à cette table trop petite pour nous accommoder, nous tous avec nos assiettes trop peu remplies.

Ma témérité est sûrement immodérée et ma curiosité trop gourmande : rien ne me détourne de l'entité qui me tourmente. Le regard des autres ne pèse pas sur ma conscience. Ma solitude, elle, toutefois, semble être ma plus grande ennemie. Les membres de ma présumée famille ne font rien pour aider. Cette « maladie » qui m'aliène ne fait que repousser ces gens autour de moi, manifestement. C'est moi, le mouton noir.

Aujourd'hui, à l'aube de mes dix-huit ans, je perçois pour la première fois un message significatif. Dans la petite boîte laissée sur une tablette de ma

bibliothèque dans laquelle j'ai mis du sable, une matière m'aidant étonnamment à apercevoir certains signes énigmatiques, je vois un mot, un mot trop compliqué et pas assez à la fois : « VIENS ». C'est insignifiant, vous me direz. Ce n'est pas grave, je vais partir.

En encombrant mon sac de tout ce que je peux trouver d'utile, je regarde frénétiquement ma montre : minuit moins quart. Tout le monde semble bien endormi, alors que les dernières lumières se sont éteintes. Je mets le reste de mon sable dans une petite boîte à bijoux carrée cartonnée, afin de l'apporter avec moi.

Après quelques pas sur un plancher grinçant, je suis hors de l'appartement qui m'a abrité pendant près de dix-huit années.

Je prends le premier bus qui passe. Pour aller où? Je ne sais pas. Je veux à tout prix quitter Montréal, cette ville qui renferme mes mauvais souvenirs, mais qui gardera ceux que je n'aurai jamais.

Cela fait maintenant six heures que je me promène de bus en bus, à peut-être tourner en rond, fermant les paupières de temps à autre en guise de réconfort.



Je regarde mon petit carré de sable, à la recherche de réponses, préoccupé par la peur de m'être trompé. La lueur du jour se fait découvrir et je décide de marcher un peu dans la ville.

Dans cette municipalité dont je ne connais même pas le nom, j'attends à un arrêt, en plein soleil. Il y a beaucoup de petits commerces, cafés et restaurants, et les gens sont heureux d'en profiter. On entend rire et parler. En me retournant, je perçois un vieil homme assis, seul, à une table à l'intérieur d'un café. Un changement d'éclairage illustre ma silhouette frêle sur le reflet de sa vitrine. Se sentant possiblement observé, son regard traverse ma réflexion, venant percuter le mien. Son air affligé me sidère instantanément et je détourne rapidement la tête. Mon autobus arrive au même instant.

Le Soleil s'est transformé en pluie et le temps est maussade. En soufflant dans la fenêtre maintenant pleine de buée, je vois des lettres se tracer miraculeusement: ICI, 2086. Je suis sous le choc. Je sors immédiatement de l'autobus, cherchant du regard une adresse, un indice.

Je cherche, mais j'ai l'impression de ne rien comprendre. Les gouttes d'eau se fracassent contre mon imperméable noir. Je suis étourdi, à force de tourner sur moi-même, les émotions me submergent. La solitude me gagne de nouveau.

Puis, dans la noirceur, un chat blanc et noir se dresse devant moi, au bout du trottoir.

Comme je m'avance vers lui, il prend la direction opposée, se proposant comme guide.

Je marche quelques pas, le Soleil brille miraculeusement de ses rayons à travers les nuages qui ont atténué leur chagrin. Le chat s'arrête et se tourne vers une splendide et gigantesque maison.

2086.

J'avance et cogne à la porte. Un homme et une femme s'approchent pour répondre, le chat se glissant à l'intérieur. La femme, me scrutant du regard, finit par me dire:

- James? Mon amour?

Elle pose sa main tiède sur mon cou tacheté d'un rouge décoloré.

Tous deux ont de grands yeux écarquillés et remplis d'émotions.

Du soleil. Un chat. Des mots doux et deux grands cœurs.

Mes parents.



JEANALIE BISSON - SYMÉTRIE, 2021, DE LA SÉRIE POINTS DE FUITES, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

2004-2021
par Mariette Viau

Une pièce avec des murs grisâtres
Un plafond trop haut
Une fenêtre barricadée de tiges de métal
Au moins on voit encore les buildings au loin
Des sanglots étouffés
Pour une fois j'arrive à pleurer

Morsure sur mon bras gauche
Des bleus sur les cuisses
La tête endolorie
Hier soir dans ma chambre
Ce matin sur une civière

Trois jours sobres
Un lever de soleil
J'gobe les pilules
Mon chien qui me fixe
Rechute
«J'suis vraiment désolée»

Sur le balcon
Y'a des grilles partout autour
Hôpital psychiatrique
Gommes à la nicotine
«Combien t'en a pris aujourd'hui?»
Toiles d'araignées accrochées au plafond de ciment

«J'suis ici pour toxicomane»
Présentations étranges
Enfin des gens qui me comprennent
Je m'ennuie du son de la musique
Mes traumatismes à l'heure du souper sur la table



Deux semaines sobres
Maman sors-moi d'ici
Une chambre avec des murs verdâtres
Au moins elle est plus petite que ma dernière
Sculpture de la Vierge Marie dans la cour
Sanglots réprimés
« Pourquoi tu consommais ? »
M'oublier

Vider mes tripes
Assise sur un sofa vert dans le salon
Des champs à perte de vue
Crier quand j'suis toute seule dans ma chambre
Je veux pas faire mon deuil
J'ai jamais aller au bar
Qu'est-ce que j'vois faire le jour de mes 18 ans ?
Mais en même temps si j'continue
J'vois succomber
J'veux pas être enterrée tout de suite

Y me reste l'Italie à voir
à avoir mon propre appart
à vivre des amour potetiques qui vont
me rendre heureuse sur le coup
à exposer mon art
à faire 2500 km de randonnée toute seule
à peut-être avoir un kid un jour
à vivre ma vie

2004-2021 c'est pas beau à voir sur une tombe

Un mois sobre
Angle de 90° au bout de mon lit dans mon drap
Armoire bien rangée
Une roche mauve dans ma poche
« Juste pour aujourd'hui »
Pour une fois j'suis sincère

J'ai peint un visage
J'ai peint avec d'la couleur
J'ai peint à jeun
J'ai peint

2 mots sobre
Diplôme entre mes mains
Mes parents sont fiers
J'ai rasé une ligne dans mon sourcil
Un premier cours de trois heures
J'veux pleurer
Mais j'veux rire aussi

ÉCLIPSE

PAR EMZ NARBONNE

Je voulais éviter de regarder le soleil qui brûle les yeux. Il me les a brûlés, me rendant aveugle d'amour et aveugle d'aimer. Ma vision n'est que nuit noire, moi étant lune flottante dans le ciel. Lui se levant à mon coucher, lui se couchant à mon lever. Nos routes ne se croisent qu'au moment de nos éclipses qui ne

sont que de courtes durées. Il est mon soleil et moi sa lune, lui éblouissant, moi réfléchissante. Sa lumière est source de vie, la mienne, source de rêve. Il ouvre les yeux, moi les ferme. Il blesse les yeux, moi les fais rêver. Je voulais éviter de le regarder, mais je ne pus m'en empêcher.

GRUGÉ JUSQU'À LA MOELLE

PAR ÉVELYNE CAYER-GIRARD

Le ciel bas, d'un gris de cendre, qui s'ennuie, promet une pluie lasse. Plus loin, un corps repose, simple assemblage d'os et de chair morne que plus rien ne tient ensemble, un visage déformé par la falaise où sont gravés les portraits des échoués. Sa respiration est un archet qui glisse sur un violon sans cordes. Son haleine flotte au-dessus de lui en petits lambeaux blanchâtres. Il appelle à l'aide, sans cesse: «Aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi...». Cette phrase répétée lentement avec insistance est le brusque réveil de la conscience de son inutilité. Personne ne l'entendra et il restera ainsi à repenser à ce qui est arrivé au point d'y voir des apparitions. Apparitions qui le ramèneront dans le passé, hanté, alors que son présent s'achève jusqu'à bientôt ne plus avoir de futur.

Debout devant la glace, un homme n'ose bouger. Trop las, il se dévisage de longues minutes jusqu'à ce que son propre regard lui devienne étranger. Il y voit quelqu'un de vieux et de ridicule. Devant le miroir, il observe ses défauts physiques, il a les mains pleines, mais les bras vides et le corps désemparé. Il s' imagine à l'intérieur d'une limousine noire plus longue qu'un corbillard, riche au point de lancer avec fureur des billets de banque par la fenêtre. Mais, cela ne lui plaît pas. Depuis quelques mois, il perd sa capacité à produire des rêves. C'est comme si les fils de sa vie lui glissaient des mains, se prenaient dans ses pieds, lui entortillaient les chevilles et le faisaient trébucher. Il enfile les semaines ordinaires en tics et en tacs mécaniques uniformes et ne se demande presque plus pourquoi. Il glisse indéfiniment sur le bouclier monochrome du temps. Son cœur s'est flétri dans la monotonie des journées jusqu'à devenir un vieux muscle rouillé à la fois innocent et coupable. Il finit par baisser les yeux, énérvé par cet élan de pitié qu'il a eu pour lui-même.

Il regarde par la fenêtre, essayant ainsi de se changer les idées. Dehors, les quelques éclats de lumière provenant de la ville voisine se détachent sur un fond uni, donnant

une grotesque vision. Il est là, seul, en plein milieu de la forêt, alors que le reste du monde s'amuse, à seulement quelques kilomètres de lui. La pluie tombe à verse et amène la nuit plus vite que prévu, revêtant ainsi le ciel d'un manteau d'hécatombe. La pénombre donne au chalet une allure grisonnante de novembre. Il est dans un endroit anonyme où aucune passion ne laisse de traces. Un simple coup de vent passe faisant branler la charpente du chalet. Oh, comme il souhaiterait se transformer en bourrasque, que rien n'arrêterait ni ne freinerait avant qu'il ne rencontre ces omniprésentes montagnes loin devant. Il frôlerait les arbres gigantesques dans ce boisé, encore plus loin de cette ville déprimante qui lui aspirait son âme, jusqu'à ce qu'il s'en éloigne. Hélas, tout emprisonné qu'il est dans le giron tyrannique de l'automne, n'ayant aucun contrôle sur sa propre vie, il est prisonnier de la routine.

Ne voulant plus s'apitoyer sur son sort, il décide d'agir. D'agir contre ces richards louches dans leur bureau d'angles qui finissent avec leur dépouille épinglée sur un mur. D'agir contre ces hommes débonnaires aux trois mentons jamais satisfaits. Sans oublier les femmes paisibles, fidèles et heureuses qui décident à cinquante ans de devenir soi-disant artistes. Tous ces gens qui ont enlevé le sens tout entier et en bloc de sa vie. Mais s'il avait su où cela allait l'amener : ici, allongé sur le sable humide, réalisant soudainement qu'il est enfin sorti de la routine écrasante qui le suivait sans cesse, il aurait commencé plus tôt. Il aurait colporté des préjugés comme un marchand de nouvelles, heureux de la dissension. Il aurait accusé jour après jour ces gens mesquins qui ne veulent que faire du profit en dépit de tout. Car, s'il avait su qu'il n'allait plus voir la lumière chimique surgir de son corridor provenant d'une ampoule faible qui attirait les mouches dans son halo jaunâtre ni sa vieille chaise en bois toute blanche d'avoir été rongée par le vent salé, mais qu'il allait se réveiller seul, mort dans quelques minutes sur le bord de la plage, enfin débarrassé de son mal-être, il aurait pris l'initiative plus tôt.



P'TITE PLUIE

PAR LILI ROSE MAHAUT

Tu tires une puff de ton joint
Pis tu souffles le grisâtre novembre
hors de tes narines
sous le toit d'une maison humide
sous une brume ensorceleuse
Sous une p'tite pluie
flottent les mots qu'on prononcera jamais
L'air dense empêche nos mains de se toucher
Il laisse crever notre chaleur
Il laisse des cadavres gelés près de nos souliers troués

Tu tires une puff de ton joint
Pis de ta bouche amorphe
sortent des rêves qui s'épuisent
qui s'évaporent
L'arthrose du balcon
le fait grincer sous le poids des fils
qui relie nos yeux au lointain

Pis sous le poids du brouillard
extraordinairement lourd aujourd'hui
j'essaye de pousser deux trois paroles
hors de mes dents serrées
barrées à clé par le froid pis la grisaille
Pis je finis par les ravalier de travers
Une nuit j'te le dis
je vais les recracher
des mottions de mots piquants
des boules de lettres abandonnées
sur notre beau tapis persan
Mais pour l'instant

Tu tires une puff de ton joint
Pis je reçois ta fumée renvoyée
par la cruauté du vent
Elle s'épuise
elle s'évapore
sous la p'tite pluie

FEU DE JOIE

PAR ÉMILIA MAILHOT-DIAFERIA

Feu de joie, feu de peine
Feu d'amour, feu de haine
Dans tes flammes au regard
Perçant d'un doux miroir
Je contemple, sereine

Lentes flammèches éparses
Dignes de pluies d'étoiles
Voltigent sur les voiles
D'un destin froid et las

Tout serait poussière
Sous tant de lumière
Mais voilà quel bonheur
Ce halo de candeur:
Réponse à leurs prières

Sous ces pluies nitescentes
Elle étouffa ses flammes
Bien qu'elles soient suppliantes
Jusqu'au creux de son âme

NOUS SOMMES DES ALIENS PARADISIAQUES

PAR LILI ROSE MAHAUT

les iris dissimulés
par nos pupilles dilatées
on se glisse sur les racines noires humides de pluie

nos rires résonnent
dans le rose jaune blanc des dernières feuilles

ivres de ces couleurs sombres
on s'égare dans nos reflets peints
sur la surface épaisse d'un lac paradisiaque

les poitrines gonflées de brume grise
on voit les sapins odorants valser sous le vent
on écoute le clapotis silencieux du temps qui passe

des ombres fugitives se creusent dans le coin de nos yeux
on flotte sur les ficelles qui relient nos deux souffles

perdus dans une bulle qui n'éclatera plus jamais
on marche sur un air peuplé de petits bruits
accordé aux cœurs synchronisés

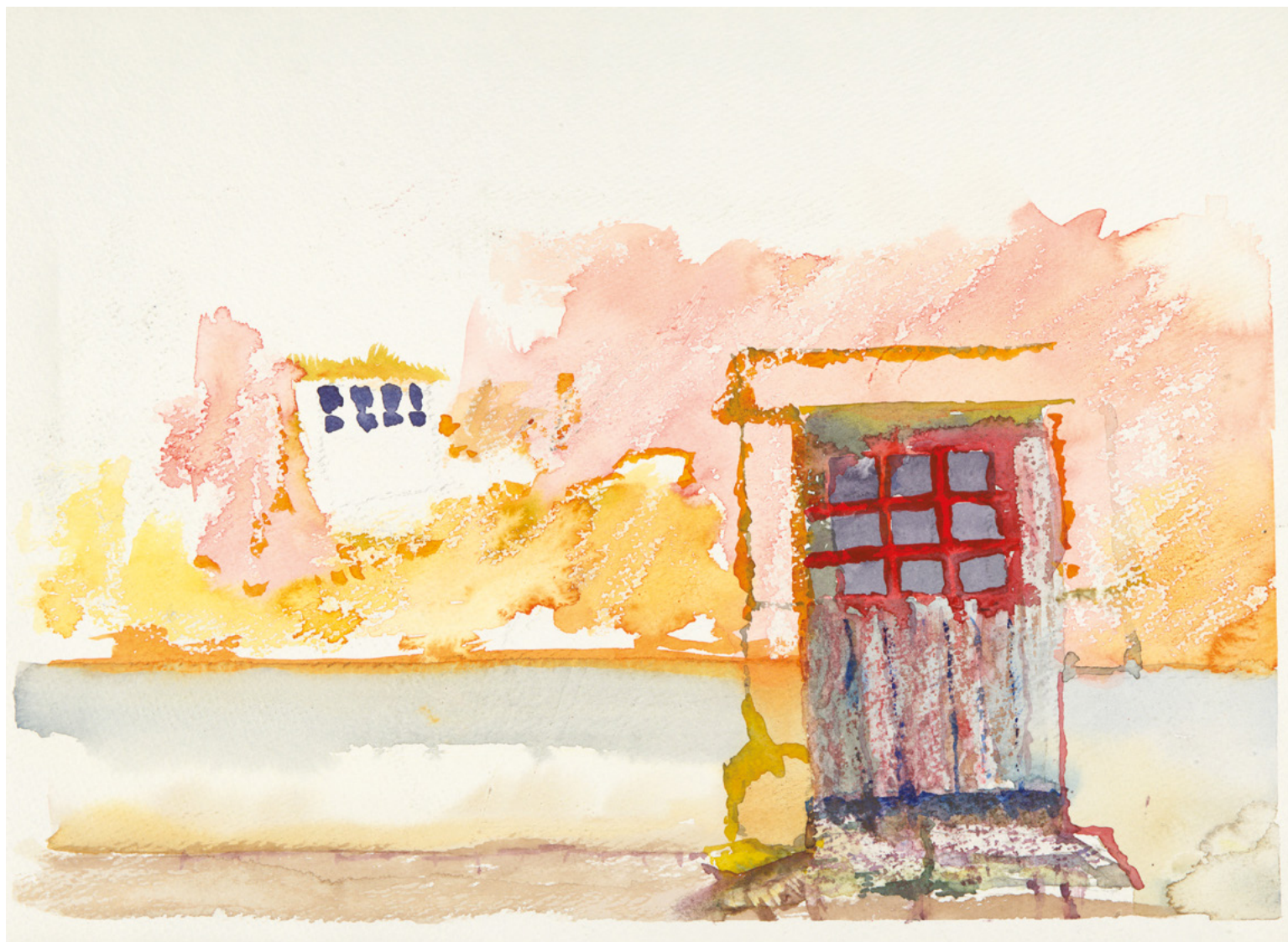
on se noie dans l'espace entre nos mains
le froid n'entre pas entre les murs qu'imaginent les
perdus
la faim ne touche pas aux estomacs des rêveurs
qui ont goûté aux pommes pourries

on est invisible
l'obscurité déchirée par une lumière impossible
je nous sens invincibles



LILI ROSE MAHAUT ET EDWARD BISSON, *ALIEN PARADISIAQUE*, 2021, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

FABIEN LESTAGE, *DANS MA COUR*, 2010, AQUARELLE SUR PAPIER, 35,5 X 25,4 CM.



LES ROIS DU MONDE

PAR OCÉANE VOYER

Relation vanille, relation attrape-cœur, cette mascarade n'a fait que m'arracher l'espoir naïf d'un amour d'automne.

Tantôt amoureux, amis et tantôt étrangers aussi, j'écoute du Alexandra Streliski en pensant à nos souvenirs envolés, notre histoire gâchée. Des larmes dansent sur mes joues, la pluie frappe sur l'asphalte, poussée par le vent, virevoltant.

Du haut du 3e étage, je regarde les étudiants marcher rapidement et je ne peux m'empêcher de penser à toi et à moi imitant ces pleurs à l'extérieur.

L'orage n'est qu'une autre scène pour danser sans que personne n'y porte souci.

Et sur un air de valse pour maman, j'aimerais bien me sentir en vie. Sans répit, tout ce que j'ai à l'esprit ce ne sont que tes paroles qui reviennent par bourrasques dans ma tête.

J'aimerais tant que ça s'arrête, que tu ne sois plus mon trouble-fête. Mais à cet instant, sous ce torrent de peine qui coule sur mes veines, tout ce que je souhaite c'est d'être sereine.



NELLY MIRONCHUCK, *OÙ EST-IL*, 2021, ACRYLIQUE SUR TOILE, 85 X 115 CM.

LE CAFARD

PAR JÉRÉMY DE GRÂCE

À l'aube d'une journée comme hier,
Je tombe sur le ventre heureusement.
Car sur le dos, les six pattes en l'air,
C'est le pire des tourments.

J'ai été changé cette nuit encore,
En une pitoyable vermine monstrueuse.
Mais à quoi bon nourrir mon esprit fort,
Si ce cycle est une tombe que l'on me creuse ?

Je ne peux m'empêcher de penser,
À quand je retrouverai mon humanité,
Car l'odorat d'un cafard est trop bien développé,
À trouver quelle pourriture dévorer.

En ces jours gris et mornes,
Les gens sont comme des miroirs,
Dont les regards poignardant m'emprisonnent,
Dans une cage aux allures dérisoires.

Ce cachot moite et sombre,
Sait me mettre au pilori.
Seul devant mon ombre,
On me juge et me démolit.

Et si le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle,
Abstenez-vous de croire aux remèdes miracles.
Car seuls les cafards les plus endurcis
Sauront survivre dans ce monde aplati.

ELLE

PAR MAXIME DE BILLY

Je sais que tu es en plein deuil,
Mais moi, je suis encore là
C'est elle que tu choisis, après m'avoir jeté un simple coup d'œil
Elle est morte, et c'est moi qui ai son sang sur les doigts
Pourtant c'était moi que tu avais aimé
Depuis le jour où elle est née
Mais en réalité, elle n'a jamais existé
Elle m'avait simplement refoulé
Tu penses tout de même qu'elle devait vivre
Et moi, je suis là, à essayer de survivre
Le jour où je t'ai annoncé sa mort
J'ai tout de suite su que tu me tiendrais responsable
En fin de compte, tu n'as peut-être pas si tort
Après tout, c'est bien ma faute si elle n'était plus viable
J'ai pris son corps, pour seulement le mutiler
Après tout, je te comprends de vouloir m'abandonner
Elle n'avait rien demandé, seulement d'être aimée
Mais je la détestais et la réalité l'a emportée
Si je n'avais pas existé, elle serait toujours à tes côtés
Tout ce que je te demande, c'est de bien vouloir m'aimer



ÉLÉGIE

PAR MARIKA VIAU

La première fois
La dernière fois
Trois ans de bleus
Trois ans d'amour

« Mais il est tellement gentil ! »
C'est ce qu'elle m'a dit
« Il est juste en amour avec toi.
Tu sais bien, les gars agacent celles qu'ils aiment »
C'est ce qu'ils m'ont dit
« On dirait que t'es sa chienne »
C'est ce qu'il m'a dit

Épaules affaissées
Regard rivé vers le sol
J'ose plus lever la tête
J'ai peur de ton regard

J'ai peur de tes mains
J'ai peur de toi

Pas de nom
Jamais de nom

Des néons
Dégueulasse lumière artificielle
Classe aux murs vert hôpital
Tout le monde rit
Moi les larmes coulent sur mes joues

Je veux avoir un super-pouvoir
Je veux pouvoir disparaître
Laisser mon corps dans cet enfer
M'enfuir ailleurs pendant que tout arrive

Je veux juste disparaître

FRANCE ST ONGE, SANS TITRE 3, 2021. CARTON ET ACRYLIQUE SUR PANNEAU DE BOIS, 56 X 56 CM.



GLOUTONNERIE

PAR LILI ROSE MAHAUT

couchée dans mon lit
mon estomac grommelle
je me tourne
me retourne
ma veilleuse
en forme d'étoile de mer
faible lueur
éclaire
les ombres nerveuses

les grillons noirs
endormis depuis si longtemps
s'éveillent dans mon ventre
décollent leurs ailes engourdies
lèvent leurs antennes une à la fois
lentement
amorphes
nombreux
un nuage sombre

couchée dans mon lit
mon estomac me démange
je me tourne
me retourne

les grillons noirs
attendent patiemment
yeux fermés
soudainement
l'appel est sonné
l'instinct sollicité
les grillons noirs
affamés
commencent à crier

assise dans mon lit
mon estomac me fait mal
ma bouche asséchée s'ouvre
se referme

faim
faim
f a i m

les grillons noirs
battent des ailes
s'agitent
dans tous les sens
se cognent
aux parois de mon organe
vague de bruit
assourdissante
la faim avale tout

debout dans ma chambre
mes oreilles sifflent
douleur
faim

les grillons noirs
dressent les tympanes
entendent
au-dessus de leur propre vacarme
l'eau qui coule
dans la cuisine
des pieds
qui font craquer
les lattes de bois

debout dans la cuisine
ma mère
sourire
faim

les grillons noirs
voraces
se jettent
sur la viande
déchirent la chair
broient les os
lampent le sang
dévorent
jusqu'au dernier petit morceau
repus

ma veilleuse
en forme d'étoile de mer
faible lueur
éclaire
les cadavres
de grillons
sortis
de ma bouche
luisants
sur le sol

SENSIBLE

PAR ÉMILIA MAILHOT-DIAFERIA

Il me parut être un frisson
Inaudible, cet éclat de verre
Et depuis, j'ai perdu la raison

Si grand se veut notre univers
Toujours, mon imagination
Volant au-dessus des horizons
N'est que joli mystère

Ce qui sembla être un frisson
Ce grand froid grinçant datant d'hier
Il n'était qu'une brise légère:
Unique! Un délicat flocon

Et ici j'ouvre les paupières
Quand mes deux yeux vides de pardon
Cachés, voilés par la rivière
Jaillissent en milliers de questions

Mais enfin pourquoi donc tant m'en faire?
Au loin, tous ces danseurs, les flocons,
Valsent tel un navire en mer
Et par miracle toutes rafales aboutissent en un calme béant

FABIEN LESTAGE, *L'ORIGINAL*, 2018, ENCRE SUR PAPIER, 30.5 X 22.8 CM.



LE SOMMEIL

PAR HUGO DUMONT

Il se fait tard. La lune s'éclipse derrière les nuages. Un jour, on se réveille ébloui. L'autre jour, on retombe dans le gouffre occulte. Plongé dans l'évasion, des mirages sont à l'horizon. Un jour, ce monde entend. L'autre jour, il est sourd. Aussi irrégulier qu'il puisse être, il est revigorant. Aussi effrayant qu'il puisse sembler,

il est sans règle, couronné d'une liberté utopique. On te déteste tantôt, mais tu nous manques après. Suivant ces nuits, si courtes qu'elles puissent sembler, mais si longues qu'elles s'avèrent, il vient toujours une heure où le jour se lève. Merci de rester fidèle, cher sommeil.

LE DÉSIR D'UNE RECHUTE

PAR MARIKA VIAU

Inhalées
Sniffées
Fumées
Avalées

Tout enfoui au fond d'la gorge
C'est comme un petit paradis
« Regarde comme c'est beau maman »
J'ai l'impression de vivre avec des lunettes de soleil à
journée longue

Rides de vélo la nuit
Inhalées
Sniffées
Fumées
Avalées
C'est beau les étoiles!
C'est beau les arbres!

Voir la vie en néons fluorescents c'est mieux que de la
voir en noir et blanc
Au moins ce qui me tue me donne envie de rester en
vie

Une plainte déposée dans les mains d'un policier qui
s'en fout
J'ai pas les couilles de le faire
J'ai peur que tu l'apprennes
J'ai peur que tu me trouves
J'ai peur que les policiers rient dans ma face
Tes empreintes ont disparu dans le drain d'la douche

J'me ferme
J'm'enferme
J'me renferme

J'ai mis un cadenas granit ABUS 37/60 sur ma cage
argentée
Anti-vol
Anti-casse
Anti-perçage
Anti-sciage

J'ai secrètement espéré
Que quelqu'un soit capable de l'ouvrir

Mais merde c'est pas encore arrivé
Pis je commence à suffoquer
Dans ma cage argentée

Naïveté
Quelle âme faible que je possède
Inhalées
Sniffées
Fumées
Avalées

La mort indéniable
Inévitable
Stupidement trop facile
J'ai peur de succomber



NELLY MIRONCHUCK. CHAISE ÉLECTRIQUE, 2021, PHOTOGRAPHIE, DIMENSIONS VARIABLES.



REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DES
ÉTUDIANTS DU CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME